Sòrgoni, Barbara. – *Parole e corpi. Antropologia, discorso giuridico e politiche sessuali interrazziali nella colonia Eritrea (1890-1941)*. Napoli, Liguori Editore, 1998, 287 p. (« Anthropos ») ; Sòrgoni, Barbara. – *Etnografia e colonialismo. L'Eritrea e l'Etiopia di Alberto Pollera (1873-1939)*. Torino, Bollati Boringheri, 2001, 261 p.

Vittorio Morabito

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/1539>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.1539

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 690-692

ISBN : 978-2-7132-1810-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Vittorio Morabito, « Sòrgoni, Barbara. – *Parole e corpi. Antropologia, discorso giuridico e politiche sessuali interrazziali nella colonia Eritrea (1890-1941)*. Napoli, Liguori Editore, 1998, 287 p. (« Anthropos ») ; Sòrgoni, Barbara. – *Etnografia e colonialismo. L'Eritrea e l'Etiopia di Alberto Pollera (1873-1939)*. Torino, Bollati Boringheri, 2001, 261 p. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 171 | 2003, mis en ligne le 15 février 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/1539> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.1539>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Sòrgoni, Barbara. – *Parole e corpi. Antropologia, discorso giuridico e politiche sessuali interrazziali nella colonia Eritrea (1890-1941)*. Napoli, Liguori Editore, 1998, 287 p. (« Anthropos ») ; Sòrgoni, Barbara. – *Etnografia e colonialismo. L'Eritrea e l'Etiopia di Alberto Pollera (1873-1939)*. Torino, Bollati Boringheri, 2001, 261 p.

Vittorio Morabito

- 1 Avec les deux travaux de Barbara Sòrgoni (à remarquer, pour une exacte prononciation, l'accent tonique placé sur la première voyelle du nom), on se plonge dans la colonisation italienne de la première moitié du xx^e siècle. À travers une recherche anthropologique, ces ouvrages découvrent les effets d'une certaine politique de l'Italie en Éthiopie et en Érythrée.
- 2 Le premier ouvrage est centré sur les rapports de concubinage entre des hommes italiens avec des femmes érythréennes ou éthiopiennes.
- 3 Saisies par les études du type *gender*, les investigations sur les formes instables des rapports sexuels dans les territoires coloniaux ont récemment subi un regain d'intérêt. Des études sont orientées vers la restitution de la dignité aux femmes africaines. Ainsi, on arrive à établir une « métaphore sexuelle » de l'impérialisme et à attribuer à la

possession du corps la même signification que la possession territoriale ; la violence coloniale comporte aussi une violence contre les femmes. Barbara Sòrgoni a consacré sa thèse de doctorat aux rapports sexuels interraciaux en Érythrée pendant la colonisation italienne (1890-1941) ; la thèse remaniée est devenue, des années après, cette publication. Le *madamato*, dont l’empreinte du mot d’origine *madame* est bien visible¹, désignait dans le langage colonial la relation entre un Blanc et une Africaine. La littérature coloniale et les études anthropologiques et juridiques la considéraient conforme à l’institution de droit traditionnel dite *demoz*. Donc, la question de savoir si la femme africaine d’un Italien est ou non « épouse » a été résolue par la négative car le *madamato* se présentait différemment du mariage et donc n’avait pas de sanction, selon le Code civil d’Érythrée de 1909. Une faible modification de ses effets fut autorisée par la loi du 6 juillet 1933 (n° 999) portant sur l’organisation de l’ensemble territorial Érythrée et Somalie. Malgré des expressions racistes et sous des conditions restrictives (scolarisation, « éducation parfaitement italienne », etc.), elle a réussi à conférer la citoyenneté à quelques métis. En même temps, l’interdiction aux fonctionnaires de garder des concubines s’est renforcée.

- 4 Le problème était connu dans toutes les colonies. Amadou Hampaté Bâ parlait du mariage dit colonial avec son habituelle clarté : « De nombreux officiers et administrateurs coloniaux vivaient sur place avec des jeunes femmes indigènes qui étaient soit réquisitionnées d’office, soit épousées à travers la parodie du “mariage colonial coutumier”, lequel s’éteignait de lui-même après le départ du “mari”. Les enfants nés de ces unions étaient rarement reconnus (il y eut cependant quelques exceptions d’autant plus méritoires). Une fois le père rentré en France, les enfants étaient placés d’office par l’administration dans des “orphelinats de métis” pour y faire leurs études ». Amadou Hampaté Bâ en tirait deux conséquences. D’abord, puisque les Blancs « se confient plus facilement à leurs femmes que ne le font les Noirs », « cette belle et candide créature allait lui tirer les vers du nez avec une adresse bien plus fine » que celle du « mari ». En outre, quelques fois cela servait aussi à tramer des « complots féminins »².
- 5 La recherche de B. Sòrgoni ne concerne ni ces conséquences, ni la reconstitution sociale de cette histoire du colonialisme, ni non plus l’écoute sur place des femmes, protagonistes ou spectatrices. Elle souligne en particulier l’aspect juridique, jusqu’aux sentences des juges, et analyse les appréciations sur les Africains et sur l’Afrique données par les anthropologues italiens de l’époque ; il s’agit des anthropologues de « métier », soutiens de la domination coloniale. En opposition à leur jugement, les évaluations des coloniaux devenus anthropologues « par hasard » restent plus réalistes.
- 6 Parmi eux, se singularise Alberto Pollera, le sujet du deuxième livre de B. Sòrgoni. Alberto Pollera arrive aux colonies comme jeune militaire en 1894, il a 21 ans. Il restera jusqu’à sa mort en Afrique orientale dans plusieurs affectations, entre Érythrée, Éthiopie et à la limite de la Somalie, comme fonctionnaire ou comme contractuel. Il mourra en 1939. B. Sòrgoni a interviewé deux de ses enfants et a examiné ses archives, riches de lettres, de notes et de mémoires, chez les héritiers du fils cadet. Elle a consulté également ses rapports dans les archives publiques et les écrits de Pollera, une centaine d’articles, brochures et monographies à caractère anthropologique et juridique, mais touchant aussi la condition des femmes, le régime de la propriété de la terre, les productions agricoles, les produits miniers, les techniques de production, la zootechnie, la religion, le tourisme etc. Il semble bien qu’A. Pollera fut le seul, avec le

fameux C. Conti Rossini, à expliquer que le *demos* ne couvre pas le concubinage d'une indigène et d'un Blanc. Et pourtant, ses six enfants, tous reconnus, sont nés de deux femmes africaines, dont la dernière fut légalement son épouse à la fin de ses jours.

- 7 Il s'est formé à la colonie pendant la période libérale du colonialisme italien et est resté « un des vieux coloniaux » fidèle à l'application d'un « bon » paternalisme ; il a conservé cette position lorsque l'étatisme fasciste aborde la question coloniale avec l'arrivée de nouveaux fonctionnaires prêts à tout. Il connaissait suffisamment et comme peu d'autres le pays et ses populations (Baza, Baria, Cunama, Dancali, Uoggogerat, les « fêtes Timchet et Mascal », etc.) surtout à la limite du fleuve Mareb, pour arriver à soutenir la centralité et l'importance de l'Érythrée et du territoire *tigrina* face à l'élargissement de la colonie vers l'Éthiopie méridionale et les Oromo. Il résiste devant des solutions favorables à une politique pro-musulmane et s'oppose à considérer la terre éthiopienne comme appartenant « au Gouvernement ». Dans la politique de nomination des chefs locaux, il voit clairement les difficultés à imposer « les chefs des Blancs ». Devant les brutalités de la politique fasciste, il défend ses idées, fondées sur une politique raciale modérée et sur le respect des coutumes locales, les défend selon ses forces, utiles pour donner des renseignements mais affaiblies par sa situation de retraité et d'expatrié.
- 8 Le contenu de cet ouvrage se développe autour des publications de Pollera pour cerner « son programme politique colonial » et discerner s'il existait d'autres méthodes. Pollera écrit : « Pour un peuple, c'est une grande vertu de garder et d'honorer ses propres traditions. Leur ignorance [des Africains], la distance culturelle qui aujourd'hui les sépare de nous, n'est pas une faute, mais un témoignage de siècles difficiles, pendant lesquels un peuple moins fort et moins tenace qu'eux aurait été submergé » et encore : « Leurs défauts ont été aussi les nôtres quand les conditions sociales étaient semblables à celles qui ont continué à exister en Éthiopie à cause des circonstances historiques et géographiques... » ; « À nous [Européens] ne reste que la tâche d'assister amicalement [l'Éthiopie] avec notre plus ancienne expérience et en combattant en nous même la tendance facile à considérer les gens de couleur avec un mépris injustifié... ». Probablement, il existait d'autres approches des cultures différentes. Mais Pollera s'est comporté, *mutatis mutandis*, comme d'autres anthropologues : M. Delafosse, B. Malinowski, C. Monteil etc. La progression des connaissances sur les populations étudiées et l'ambiance qui entoure les événements sont moins visibles dans l'exposé. Cependant, c'est un ouvrage intéressant et qui ouvre des perspectives à d'autres recherches.

NOTES

1. À comparer avec les *señoras* de Saint-Louis.
2. A. Hampatè Bâ, *Kaïdara*, Abidjan, Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 1994, p. 111 et n° 22, p. 521.